

“ Mon ami, dit-elle à son mari, vous avez là un jeune jardinier dont l'air est bien distingué.” Félix, embarrassé de ses regards et de ses paroles, sortit du salon ; Alphonse courut après lui avec la gaieté d'un enfant ; il causa avec ce frère qu'il ne connaissait pas, et trouva le plus grand plaisir à sa conversation. Bientôt il se plut à partager de temps en temps ses travaux, et à recevoir de lui quelques leçons de l'art charmant du jardinage. Cette intimité s'accrut tous les jours. Alphonse, tous les soirs et pendant toute la durée du dimanche, associait Félix à ses plaisirs et à ses jeux : il ne pouvait plus le quitter. Dans cette solitude, éloignée de toute société, Mme de Célival voyait avec plaisir son fils trouver une distraction innocente dans la compagnie d'un jeune homme à la fois aimable et bien élevé ; Félix devint de plus en plus cher à toute la famille. Près de deux mois s'écoulèrent ainsi.

— Eugène, lui dit un jour l'enfant, as-tu un frère ?

— Oui.

— Et tu l'aimes bien, sans doute ?

— Je l'aime de tout mon cœur, répondit Félix en le regardant avec attendrissement. Et vous, avez-vous un frère ?

A cette question, le front d'Alphonse se couvrit d'un nuage :

“ J'en avais un ; il est mort, dit-on, et tous les jours je le regrette. Je l'aurais tant aimé ! ”

En disant ces mots, il avait les larmes aux yeux.

“ Quel excellent et noble cœur, dit Félix en lui-même. Et voilà le frère dont j'étais jaloux, le frère que je m'obstinais à haïr ! ”

“ Eugène, dit Alphonse en essuyant ses larmes, il est pénible d'être séparé de ceux qu'on aime. Je dirai à mon père de faire venir ton père auprès de toi.

— Quoi ! votre père consentirait ?... ”

— Oh ! ce sera sans peine, car il t'aime bien, et l'on ne peut pas lui causer de plus grand plaisir que de lui faire ton éloge.”

Le lendemain de cette conversation, M. Dulac vint au château.

“ Vous arrivez bien à propos, lui dit M. de Célival. J'allais vous écrire relativement à la famille de votre jeune protégé. Je désire avoir quelques renseignements. Je ne saurais trop vous remercier du présent que vous nous avez fait. Tout le monde ici chérit Eugène et l'estime. Vous connaissez le père de ce jeune homme ?

— Je le connais et je le respecte : c'est la vertu, la probité, l'honneur en personne.

— Serait-il capable de diriger une grande culture ?

— Intelligence, activité, instruction, rien ne lui manque.

— Il a, dit-on, un second fils ?

— Tout à fait digne de son aîné.

— Vous l'avouerez-je, mon ami ? Il me semble que maintenant je ne pourrais plus me passer d'Eugène.... ni Alphonse non plus.... D'abord, je ne pouvais m'accoutumer à la présence de ce jeune homme ; sa vue me faisait mal ; il a dans les traits, dans la voix, quelque chose de cet enfant que j'ai perdu.... vous savez.... Félix.

— Oui, j'en ai vaguement entendu parler ; un enfant qui a été bien coupable envers vous, qui vous a donné de cruels chagrins.

— Il m'a rendu bien malheureux, la chose n'est que trop vraie. Mais, ô mon ami, je tiens à le justifier dans votre opinion ; il n'est pas aussi coupable qu'on vous l'a dit. Ce n'est pas de lui que sont venus tous les torts. Sa belle-mère, faut-il vous le dire ? sa belle-mère, qui cependant est si généreuse et si bonne, ne l'aimait pas : elle avait cru remarquer que Félix haïssait son fils. Les violences insensées de mon malheureux enfant ne la confirmèrent que trop dans cette opinion. Cette idée la rendit injuste. Elle se figurait toujours que si Félix rentrait en grâce auprès de moi, Alphonse en serait victime. Elle alla, puis-je vous l'avouer ? jusqu'à supprimer quelques-unes des lettres que Félix m'écrivait de sa pension, tant ses